

APOCAPITALISMNOW

Ronald Dagonnier
Apocapitalismnow

Textes de
Pierre-Yves Desai

aeroplastics
CONTEMPORARY





« Il m'est odieux de suivre autant que de guider » : c'est accompagnés de Nietzsche que Ronald Dagonnier nous invite à aborder son exposition. Ce n'est pourtant pas à l'auteur du *Gai savoir* qu'il se réfère directement, mais bien à Michel Onfray, qui analyse cette citation dans son traité *Politique du rebelle*, et l'utilise à nouveau en 2006 dans un texte à l'intitulé explicite : « Raël crétin sidéral, ou la mauvaise odeur des journalistes ». A cette époque, le succès du *Traité d'athéologie* vaut à Onfray le difficile honneur de se voir nommé « prêtre honoraire » des raëliens par le gourou Claude Vorilhon en personne qui, perfidement, cherche à associer la défense de l'athéisme à son propre combat contre l'Eglise catholique romaine (parallèlement à sa quête des soucoupes volantes, et celle de l'immortalité via le clonage humain). Mais contrairement à Michel Houellebecq avec *La possibilité d'une île*, Onfray n'a jamais, d'une quelconque manière que ce soit, laissé supposer qu'il pouvait éprouver le moindre intérêt ou de la sympathie pour la « tribu de demeures » que constituent à ses yeux les suiveurs de Vorilhon, alias Raël. « Faut-il inviter à lire le *Traité d'athéologie* pour constater que j'y écris qu'une secte, c'est une religion qui n'a pas réussi (...) et qu'on imagine mal une secte fonctionner sans gourou guideur et sans gogos guidés ? » Ce n'est pas tant la manœuvre de Raël qui excède Onfray, que la complaisance avec laquelle les journalistes ont relayé « l'information », comme pour mieux le dénigrer, lui et ses théories libertaires.

De son côté, Ronald Dagonnier n'a pas encore été approché par Raël (ou, si tel est le cas, il évite d'en parler). Voici pourtant plusieurs années qu'il pourfend les religions à travers des installations vidéo et des photographies, quelles que soient les croyances qui les fondent. Bouddhisme, judaïsme, christianisme, islam, ... : toutes sont mises sur le même pied dès lors qu'il s'agit de rappeler, pour paraphraser Onfray, qu'une religion, ce n'est jamais qu'une secte qui a réussi. Et comme le suggère le titre de son exposition, *Apocapitalismnow*, les ravages du dogme de l'argent-roi n'ont rien à envier à ceux occasionnés par les guerres de religions.



Dès la première installation, le décor est planté : sur une série d'écrans, des personnalités historiques, du monde politique, scientifique, économique ou artistique, apparaissent dans de courtes séquences filmées. Chacun des personnages tient un discours emblématique de la théorie qui l'a rendu célèbre. Manipulées par un logiciel de création 3D, les images se fondent progressivement en une masse liquide, tandis que les paroles deviennent incompréhensibles, sorte de magma vocal sans queue ni tête... Tel est précisément le propos de Ronald Dagonnier, qui envisage ces « gourous » noyés par leurs propres inepties. L'artiste assume pleinement la subjectivité de ses choix (tant il est vrai que la bêtise humaine est un concept très vaste), et ne craint pas de présenter Sigmund Freud aux côtés d'Adolf Hitler. A moins qu'ils ne fassent partie des détracteurs de Michel Onfray (ici, l'auteur de *L'affabulation freudienne*), les spectateurs comprendront qu'il ne s'agit nullement de rapprocher national-socialisme et psychanalyse, mais bien de mettre en scène des discours fondés sur des croyances ou sur des mythes, et que la dissémination de ceux-ci auprès d'un large public capable de les suivre sans discernement s'accompagne toujours de conséquences néfastes.

Les choses seraient évidemment plus simples si nous naissions avec le don de distinguer les vrais gourous des faux prophètes, et la capacité de rejeter des discours formatés pour être suivis : tel pourrait-être le message d'une petite installation qui met en scène un fœtus baignant dans son liquide amniotique, à qui parviennent des écrits aussi divers que la torah, le coran, *Das Kapital*, *Mein Kampf*, le *Mahabharata*, ... et qui les envoie valser dans le néant à peine a-t-il posé les yeux dessus. Une autre lecture de l'œuvre est toutefois possible : peut-être l'artiste veut-il suggérer que seul un esprit protégé du monde est capable de se détourner des dogmes.



Car les adversaires de l'athéisme recourent souvent à l'argument pour le moins discutable selon lequel le besoin de croire serait universel : l'on en vient à souhaiter avec Ronald Dagonnier qu'un vaisseau surgisse de l'espace pour nous annoncer que tout va bien, Dieu n'existe pas – soit l'exact contraire de l'option retenue par Peter Hyams pour la fin de 2010, *The Year We Make Contact*, sorte de suite à 2001 à laquelle Kubrick n'a toutefois pas voulu voir son nom associé (et si le film n'est pas vraiment mauvais, l'idée que des astronautes partis se balader aux confins de l'univers finissent par tomber sur leur Créateur, paraît un peu légère en regard de la métaphysique développée par 2001). L'intérêt serait plutôt de savoir ce qui se passe après cette révélation (c'est-à-dire l'année prochaine, en ce qui nous concerne) : le message de paix délivré du fond de l'espace a permis d'éviter la guerre atomique entre Etats-Unis et Russie (2010 est réalisé en 1984), tout le monde est donc content. Mais l'Homme est conscient, dès ce moment, de vivre à chaque moment sous l'œil d'une entité toute puissante : va-t-il renoncer au trait dominant de sa nature profonde, qui est de convoiter ce qu'il voit chez son voisin ? (de l'argent, du sexe ou du pouvoir). Inspirée par la pensée libertaire de Michel Onfray, cette œuvre de Ronald Dagonnier évoque une humanité libérée du pouvoir de Dieu, obligée de prendre son destin en main (dans un autre registre, l'artiste américain Gregory Green construit des bombes atomiques qu'il expose avec leur mode de fabrication, mettant chacun face à la responsabilité de choisir si le monde mérite d'être détruit, ou non).

La religion n'empêchera de toute façon pas l'Apocalypsim de se produire : nul doute que la plupart des traders et autres apprentis-sorciers de la finance mondiale qui s'amusaient au grand casino de la Bourse avant la crise de 2008 croyaient en Dieu, comme le leur enseignent les billets de 1 dollar américain. « There are people who don't like buisness ?? » s'étonnait (sincèrement, soyons-en certains) George W. Bush en une

Ci-contre : There's probably no God... now stop worrying and enjoy your life, projection sur plafond, 2010.



époque pas si lointaine. A ceux qui croient encore que la libéralisation des marchés peut apporter le bonheur dans le monde, Ronald Dagonnier présente une installation composée d'une demi-sphère sur laquelle est projetée la lente ascension de petits personnages issus de diverses origines ethniques ; arrivés au sommet, ils sont promptement renvoyés à coups de pieds d'où ils viennent, par un homme en costume incarnant la toute-puissance du système bancaire international.

Pour ceux que la roue de la fortune a laissé sur le carreau, il reste la croyance en un système meilleur, qu'il soit politique ou religieux, un gourou à suivre, et la boucle est bouclée. Mais les paradis artificiels apportent, eux aussi, leur lot de consolation – et dans le registre des opiacés les plus répandus, la télévision a depuis longtemps supplanté la religion. Ronald Dagonnier a conçu une installation (déconseillée aux mineurs d'âge) qui propose un télescopage (au sens strict) entre l'univers du petit écran et celui des dogmes religieux, au départ d'une réflexion sur le concept de pornographie. Il est aujourd'hui très facile de zapper de la messe de minuit au film porno diffusé au même instant sur la chaîne cryptée (ou non), et inversement. Pour ne fâcher personne, Ronald Dagonnier utilise les symboles de toutes les religions, qu'il superpose à des séquences issues des productions Marc Dorcel... et invite le spectateur à les découvrir, un peu honteusement, à travers une longue-vue. Il pose à sa manière un acte salutaire, susceptible de fédérer dans une seule et même colère – une fois n'est pas coutume – les adoreurs de Jésus, de Yahvé ou de Mahomet. L'œuvre pose la question de la censure et du respect des croyances (respect dont ne peuvent par conséquent pas bénéficier les athées), mais aussi du tabou que constituent le corps de la femme et la sexualité pour les principales religions, monothéistes ou non, actuellement disponibles sur le marché mondial de la foi.



Le travail de Ronald Dagonnier avec le médium vidéo est marqué par un attrait pour l'immédiateté. Dans le cadre de sa critique des conditions politiques, économiques et sociales sur lesquelles se fonde le capitalisme mondialisé, le photographe Allan Sekula réactive le format documentaire, inscrivant sa réflexion dans la durée (avec *Fish Stories*, il parcourt pendant des mois les grands ports de la planète, et embarque pour une traversée de l'Atlantique sur un porte-containers). Tout aussi engagé, le vidéaste Steve McQueen brouille les frontières entre l'art vidéo et le cinéma (voir la longue file d'attente devant le pavillon du Royaume-Uni à la dernière Biennale de Venise), jusqu'à devenir réalisateur de long-métrage (*Hunger*). Il s'agit là de contre-exemples pour Ronald Dagonnier, lui qui envisage la vidéo et les technologies numériques comme des moyens de transmission de messages clairs et efficaces. La mise en scène joue dans ce processus un rôle important, mais doit toujours être en adéquation avec le discours tenu par l'artiste. Ronald Dagonnier s'inscrit dans une mouvance regroupant des plasticiens tels que Samuel Rousseau, Tony Oursler ou encore Michal Rovner, davantage intéressés par la dimension expérimentale des débuts de l'art vidéo, plutôt qu'à son évolution vers le reportage. *Apocapitalismnow ? C'est pas du cinéma.*

Pierre-Yves Desaive
Novembre 2010

